

Au coeur du mensonge de Claude Chabrol

Jean Beaulieu

Volume 18, numéro 1, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1999). Compte rendu de [*Au coeur du mensonge* de Claude Chabrol]. *Ciné-Bulles*, 18(1), 52–54.

démarquent presque plus. Le réalisateur souhaite comprendre son pays et le donner à comprendre aux autres.

En parallèle se joue l'épisode peut-être le plus important de sa vie d'homme: la grossesse de sa compagne et la naissance de son fils, Pietro. Pas macho, Moretti s'incarne à l'écran en homme moderne qui croit que la paternité vaut bien/vaut mieux que la vie professionnelle, l'argent et la gloire. On le surprend parlant au fœtus, éliminant en quart de finale les prénoms retenus, ou s'inquiétant de l'influence que pourrait avoir sur son fils le mauvais film qu'avec sa compagne ils ont été voir au cinéma! Tour à tour anxieux, nerveux, peureux à l'approche de la naissance, il est partagé entre l'envie d'assister à l'accouchement et celle de se voir refuser l'entrée de la salle!

Pietro né, l'émotion prend définitivement le dessus sur la raison. Ainsi Moretti s'esquive-t-il en plein tournage pour aller croquer sur vidéo l'heure de la tétée, à la maternité! Il abreuve ses collaborateurs de considérations puéricultrices, eux qui tentent de le faire revenir sur terre, c'est-à-dire à la comédie politique qui se joue à travers le pays et au sort des Albanais dont on a coulé un bateau de réfugiés par mégarde. Bien que distrait par sa paternité tardive, le réalisateur pose quelques questions essentielles: celles de l'espoir, de la médiocrité, de la différence entre la gauche et la droite, du sort réservé aux réfugiés et surtout de la vigilance et de la responsabilité de chacun de nous sur le plan social. Il rêve d'une tribune à Hyde Park d'où il pourrait crier sa révolte. Moretti, comme tant d'entre nous, s'insurge, se cabre, rouspète puis se libère de sa colère dans des lettres qu'il garde par-devers lui. Ses films lui permettent de faire œuvre d'archiviste plus que d'analyste, en fixant des moments de l'histoire de son pays.

La naissance de Pietro mettra-t-elle un terme à ce type de travail? Père attentif, aimant, patient, soucieux de bien faire mais s'autorisant l'erreur, l'amour qu'il nourrit pour le bambin le rajeunit et l'attendrit. Mais il y a aussi la prise de conscience du temps qui file. Le jour de ses 44 ans, un ami lui montre à l'aide d'un mètre à mesurer qu'il ne lui reste qu'une toute petite longueur de vie. Le lendemain, on retrouve Moretti sur sa Vespa, casque, lunettes et cape lui donnant l'allure d'un jeune homme de bande dessinée, se promener allègrement dans

la campagne italienne. Mètre en main, il décide qu'il n'a plus une minute à perdre et qu'il lui faut filmer ce dont il a vraiment envie: sa fameuse comédie musicale, allégorie de tout film plus léger.

Trop court, **Aprile** nous fait cheminer avec le scénariste-réalisateur, du découragement à l'espoir, du pessimisme à l'optimisme. Moretti nous invite à célébrer la vie, sans mourir idiot. Quand on n'y peut rien, il faut se délester de ce qui nous enrage — comme il le fait des couvertures de *l'Espresso* qu'il amassait depuis 20 ans parce qu'elles l'indignaient —, afin de célébrer la vie. ■

Au cœur du mensonge

de Claude Chabrol

par Jean Beaulieu

Avec ce film sur les faux-semblants, Chabrol assène une fois de plus ses quatre vérités à la société bien-pensante de la province française. Même si, naviguant en terrain connu, il s'amuse encore une fois à mêler les ficelles, Chabrol ne vise pas tant à nous conduire dans les méandres d'une enquête policière qu'à déjouer les apparences et dénoncer l'hypocrisie d'une société soi-disant irréprochable. Ce faisant, le vieux routier nous concocte un mets qui, comme la vengeance, se déguste froid et se livre à une brillante étude sur le mensonge, en utilisant une palette toute particulière aux tons bleutés.

Et dans cet enfer bleu du mensonge, les quatre personnages principaux (et quelques autres) mentent tous, qui pour sauver sa réputation (le peintre), qui pour sauver les apparences (sa femme), qui par intérêt professionnel (la commissaire), qui par infatuation (l'écrivain-vedette). Mais derrière le mensonge, il y a peut-

être le véritable sujet du film: la méfiance des habitants d'une petite ville envers les étrangers.

Or, les circonstances portent à croire que René Sterne (Jacques Gamblin), peintre et professeur de dessin installé avec sa femme Viviane (Sandrine Bonnaire) près de Saint-Malo, a violé et tué la petite Éloïse, dix ans, qui était venue prendre un cours chez lui quelques heures avant que des enfants du voisinage n'aient trouvé son corps. C'est que René n'est pas du patelin et vit un peu en reclus, tandis que sa femme, infirmière à domicile, assure le trait d'union avec la collectivité locale. La jeune commissaire Frédérique Lesage (Valeria Bruni-Tedeschi), directement promue de Paris, cherche la vérité en interrogeant René et les gens de l'endroit qui semblent tous plus ou moins réticents à collaborer avec elle, lui préférant le vieil inspecteur local Loudun (Bernard Verley). Ce dernier, plutôt sympathique à la cause de René, tente de mettre les choses en perspective et rappelle à la commissaire que dans une petite ville tout se sait et qu'il suffit d'écouter. Mais un autre personnage,

l'égoïste et suffisant Germain-Roland Desmot (Antoine de Caunes), journaliste et écrivain de la région bien en vue à Paris, ne semble pas faire l'unanimité.

Chabrol dessine ses personnages avec une grande précision de trait. De nature taciturne, dépressive et hypocondriaque, Sterne est diminué physiquement (il claudique), moralement (il n'a pas exposé depuis une douzaine d'années) et affectivement (sa relation avec sa femme Viviane vacille). Toujours en quête de vérité, il est pourtant reconnu pour ses trompe-l'œil. Toutefois, délaissant les paysages, c'est en peignant à nouveau un portrait qu'il atteint la vérité. Elle s'étale là, toute nue si on peut dire, devant la représentation de sa femme, nue aussi, en compagnie d'un inconnu vu de dos: prémonition d'une aventure que Viviane vit au même moment avec Desmot. Quand les deux conjoints se retrouvent plus tard devant la toile, point n'est besoin pour eux de formuler quelque accusation ou aveu que ce soit. Par contre, René répond maladroitement à la commissaire, et ses talents de «metteur en

Au cœur du mensonge

35 mm / coul. / 103 min / 1998 / fict. / France

Réal.: Claude Chabrol
Scén.: Odile Barski et Claude Chabrol
Image: Eduardo Serra
Mont.: Monique Fardoulis
Son: Jean-Bernard Thomasson et Claude Villard
Prod.: Marin Karmitz
Dist.: Remstar
Int.: Sandrine Bonnaire, Jacques Gamblin, Antoine de Caunes, Valeria Bruni-Tedeschi, Bernard Verley, Bulle Ogier



scène» sont plutôt nuls, comme il l'explique lui-même. À l'opposé, Viviane montre force et esprit pratique, comme l'exige son métier. Elle refuse de se laisser entraîner dans le sillon presque suicidaire de son mari et c'est pourquoi, par souci «d'hygiène», elle se permet une aventure (minable) avec Desmot. Bien qu'elle aime René, elle doit lui mentir au sujet de cette infidélité, car elle sait fort bien qu'il ne pourrait survivre sans elle. D'ailleurs, à la fin, elle supporte son mari, plus déprimé que jamais, en prononçant à répétition son prénom, qui, dans sa bouche, prend des accents de supplication («René... René... Renais!»). Dans un rôle habituellement tenu par un homme, Valeria Bruni-Tedeschi insuffle une dimension plus humaine au commissaire Lesage, autre beau personnage, avec une douceur ne laissant aucune concession à l'efficacité. Quant à Desmot (joué à la perfection par Antoine de Caunes), être manipulateur et imbu de lui-même, il porte bien son nom puisqu'il ne s'exprime que par des phrases creuses et des formules toutes faites.

Malgré une carrière en dents de scie comptant tout de même davantage de réussites que d'échecs, Chabrol demeure l'un des maîtres de la mise en scène du cinéma français. Par exemple, il a fait tourner ses comédiens sans leur laisser savoir tous les ressorts de l'intrigue: Jacques Gamblin, en particulier, ne savait pas jusqu'à la toute fin si son personnage était coupable ou innocent, d'où son jeu ambigu et légèrement «en dessous». À cela s'ajoute, au-delà de l'habituel soin apporté aux décors, un intérêt marqué pour la couleur, qui devient presque un personnage en soi. En raison notamment de l'emploi mur à mur d'un filtre bleu, cette couleur investit tous les plans du film: le bleu du ciel et de la mer, des objets et accessoires, de certains vêtements (l'épisode de la nouvelle robe de Viviane), de la lumière du phare, des visages et de la peau dans les scènes plus intimes, etc., se situe vraiment «au cœur du mensonge».

En définitive, malgré un raccourci dans le scénario vers la fin, le seul qui ne ment pas dans **Au cœur du mensonge**, c'est Chabrol lui-même. Comme le dit Viviane à Desmot: «L'imagination, ce n'est pas le mensonge.» ■

Cookie's Fortune

de Robert Altman

par Charles-Stéphane Roy

Imaginative, complexe et teintée d'ironie, l'œuvre de Robert Altman, un des cinéastes américains les plus importants des 30 dernières années, s'enrichit d'un nouveau chapitre, **Cookie's Fortune**: une comédie sans prétention qui vise juste grâce à une intelligente direction d'acteurs, des dialogues portés par un rare sens du *timing*, ainsi qu'une chaleureuse ambiance, typiquement sudiste.

Après Nashville et Kansas City, la nouvelle escale d'Altman se nomme Holly Springs, petite bourgade rurale du Mississippi dont la promiscuité de la population se traduit par un mode de vie communautaire et une propension à l'indiscrétion. C'est là qu'habite Jewel Mae «Cookie» Orcutt (Patricia Neal), la matriarche de la ville qui, malgré la vivacité et la chaleur qu'elle transmet à ses proches, supporte mal son veuvage. En mettant fin à ses jours, Cookie rejoint Buck, son grand amour, mais laisse derrière elle ses nièces Camille Dixon (Glenn Close), une metteuse en scène excentrique et manipulatrice, et Cora Duvall (Julianne Moore), une candide comédienne dont le jeu tend à excéder les limites des planches. À la découverte du cadavre de sa tante, Camille maquillera les lieux afin de faire croire à un meurtre. Ses motifs: préserver l'honneur familial qu'un acte de ce genre entacherait dans la communauté, puis hériter de la demeure de Cookie. Le sort veut que les accusations de cet homicide retombent sur Willis (Charles S. Dutton), l'ami de la famille et l'homme à tout faire de Cookie, qui s'affairait la nuit précédente à nettoyer la collection de fusils du défunt Buck. Mais l'enquête, menée par Jack Palmer (Donald Moffat, avocat amateur de Scrabble), Jason Brown (Chris O'Donnell, aspirant comédien) et Lester Boyle (Ned Beatty, compagnon des